

Exhibition Catalogue:

Bouge pour voir - 2016

Galerie Duchamps - Yvetôt - FRANCE



MISE EN CIRCULATION

SÉBASTIEN VENIAT

L'HOMME QUI MARCHE...

Depuis les origines de l'humanité, si l'on en croit certaines hypothèses sans cesse renouvelées par de nouvelles découvertes, l'homme serait nomade. « Un état premier de l'humanité » selon l'ethnologue Pierre Bonte. Le nomadisme dont le suffixe *isme* nous renvoie systématiquement à une multiplicité de concepts, de courants, de pensées philosophiques, politiques dont les appréciations peuvent converger et/ou diverger. Néanmoins, ce qui ne peut être discuté, c'est l'action de déplacement, de circulation, de mobilité qui régit ce mode de vie, de pensée. Au cours de l'histoire humaine, l'homme n'a cessé de marcher, marcher, marcher et il marche encore... D'ailleurs, n'est-ce pas l'une des premières victoires chez l'homme dès le plus jeune âge, se dresser, se mettre debout et marcher... C'est une quête inlassable de verticalité que de se déplacer et d'en apprécier l'incroyable sensation d'envolée, de liberté individuelle. Les pieds, ces attributs inhérents à la mobilité primaire, et les chaussures comme outils, nourrissent la démarche artistique de Christine Crozat. L'artiste interroge cette dualité, ce double. Fascinée par cette question de gémellité, l'artiste aborde la question de la dualité pieds/chaussures, fondamentale selon elle pour se tenir debout et penser. Pour l'exposition *Bouge pour voir*, l'artiste expose une série de chaussures présentées par paires ou

à l'unité, sur un socle blanc, à seulement quelques centimètres du sol. À l'instar de Nathalie Quintane, auteure de l'ouvrage *Chaussure* qui, « sous couvert de chaussure, ne parle pas de bateaux, de boudin, de darwinisme, ou de nos amours enfantines, *Chaussure* parle vraiment de chaussure ». Christine Crozat présente *Sculptures*, une série de chaussures sculptées, moulées, façonnées, accumulées, fonctionnelles ou non, vides ou pleines, minimalistes ou complexes. Alignées, les chaussures de Christine Crozat, de factures plurielles, utilitaires ou non, nous invitent au voyage, nous plongent dans un espace temps et géographique indéfinissable mais bien réel dans lequel règnent poésie, fantaisie, minimalisme, fragilité et douceur. Les formes, les couleurs, les matières, les dimensions, les états, l'opacité, la transparence, la matité ou encore la brillance, la sensation de présence et d'absence ; chaque chaussure jouit de sa propre existence, de sa propre histoire qu'il nous est offert d'interpréter. Parmi ces paires jumelles, des orphelines, deux précisément, séparées de leur moitié, de leur double. Le sentiment de double et par conséquent d'unicité puisque inhérent à la conception de dualité est omniprésent dans le travail de Christine Crozat. Solitaire/collective, muette/bruyante, déambulatoire/dirigée, hasardeuse/programmée, lente/active, proximité/distance, la marche associe simultanément action et pensée. L'une ne pouvant se distinguer de l'autre. « La promenade engage avec elle quelque chose de l'esprit » selon le philosophe allemand Karl Gottlob Schelle. Les avancées techniques et technologiques nous permettent depuis plus de deux siècles de nous déplacer plus ou moins aisément d'un point A vers un point B, de dépasser les limites imposées par le corps, de transcender notre condition humaine en somme. Entre 1993 et 2000, Christine Crozat observe les paysages qu'elle traverse, qu'elle dépasse en train à grande vitesse. Le mouvement entraîné par le déplacement du train influe sur la perception, le souvenir de ces paysages mouvants, effleurés, fragmentés qui

nourrissent les dessins et photographies de l'artiste. Catie de Bal-
mann interroge également la notion de mouvement avec son œuvre
itinérante, collective, participative et éphémère *Chez Moi ou Mille
et Une Nuits*. Une vidéo réalisée par l'artiste narre la performance.
Des dizaines de voilages, aux couleurs acidulées, flottent devant les
fenêtres des appartements de la Tour Ile-de-France, dans le quartier
Rétimare à Yvetot (Normandie). Au gré du vent, de son mouvement,
les voilages prennent vie, ils s'entrecroisent, ils s'entrelacent,
convergent et divergent. Masse harmonieuse mouvante, organique
et tentaculaire, les voilages s'extirpent de leur cadre architectural,
ils s'en libèrent. L'artiste joue volontairement sur deux concepts qui
s'opposent. D'une part, le nomadisme de l'œuvre qui voyage, de
ville en ville, sans cesse reproduit à l'identique. D'autre part, le
sédentarisme du bâtiment et de ces habitants qui l'occupent.

CARNETS DE VOYAGE

L'homme marche, l'homme se déplace. De l'errance forcée à l'ex-
pédition volontaire, il part à la rencontre de l'autre, du lointain, de
l'inconnu. Il voyage, il explore. Avec une véritable fascination pour
l'ailleurs, le voyage est central dans l'histoire humaine et la ren-
contre, préméditée comme fortuite, son moteur. Celle qui s'opère
entre deux ou plusieurs altérités, deux ou plusieurs personnes, un
motif du déplacement et sa finalité. La fin importe au moins autant
que l'acte qui l'a mené jusqu'à elle, la réalisation. La rencontre est
un moyen d'achever l'œuvre sans pour autant diminuer l'import-
ance du voyage parcouru au préalable. Pour Farida le Suavé, le
voyage en tant que tel occupe une place prééminente dans son
travail. L'action de voyager, de se déplacer, les notions de traversée,
d'expédition, d'exploration, d'itinérance, de cheminement, de dis-
tance nourrissent sa réflexion et sa production. Au-delà d'une
reproduction purement formelle, l'artiste tente de restituer l'émo-
tion, le souvenir d'expériences vécues ou à vivre sous formes de

mappemondes, de flèches directives très présentes dans ses dessins quasi automatiques ou encore d'un semi globe en céramique marbrée intitulé *The world is not perfect*. Avec l'œuvre *Ladivine*, représentation d'une barque en céramique patinée, précaire et fragile, en équilibre sur deux morceaux d'éponges et immobilisée par une sculpture sphérique en terre cuite dont les cavités et reliefs semblent la cartographier; l'artiste questionne et explore des problématiques connexes à l'immigration telles que l'héritage, l'identité, le déracinement, le rapport entre le soi et l'autrui. Au croisement entre la rencontre de l'autre ou au contraire la déréliction, Farida le Suavé a elle-même questionné ces rapports en quittant l'hexagone pour s'installer aux États-Unis plusieurs années. Durant cet exil volontaire vers ce lointain si proche, l'artiste a produit plusieurs œuvres qui renvoient à une dimension archétypale de la société américaine. C'est notamment le cas de la sculpture *Poney Tail* qui a été réalisée suite à un voyage au Texas. L'œuvre est composée d'un buste/selle de cheval en céramique, d'une queue réalisée à partir de véritables cheveux reposant sur un coussin argenté, d'un chapeau de cow-boy dont la haute calotte introduite dans le buste/selle ne laisse apparaître que les larges bords du couvre-chef. Afin de faciliter la visibilité de l'ensemble ainsi que sa lecture, la sculpture est présentée sur un tréteau en bois clair. Au-delà d'une représentation purement formelle, l'artiste joue sur les codes et les références, historiques comme actuels, du grand ouest américain et notamment du *Lone Star Flag* avec la figure emblématique du cow-boy, celle du cheval ou encore du rodéo. L'artiste n'occulte pas non plus la référence à la culture du tatouage, omniprésente aux États-Unis avec ce motif organique, végétal et animalier dessiné à la mine de plomb sur le buste/selle. Selon une étude réalisée en 2006 par l'institut de sondages et de recherche Pew Research Center, 40 % des Américains âgés de 26 à 40 ans en porteraient un. Au-delà du voyage en lui-même, Farida le Suavé collecte, récolte,

accumule des objets comme vestiges de ses voyages qui participent à la construction de ses souvenirs, de son parcours. La collecte, l'accumulation est également au cœur de la démarche de Catie de Balmann. Les pièces uniques *Boule de chewing-gum* et *Boule de tickets de caisse*, disposées à proximité l'une de l'autre, au sol le long du mur, en sont des exemples probants. Ces matériaux (chewing-gum et tickets de caisse) destinés à la destruction sont récupérés et réutilisés par l'artiste. En référence à l'histoire de l'art, ce n'est pas sans rappeler les *Magnetic shoes* (1994) de l'artiste belge Francis Alÿs qui lui permettaient de récolter sur son passage, au gré de son chemin, les débris les plus insignifiants de l'environnement urbain de La Havane (Cuba). Pour sa série *Robes de Voyages*, *Voyages de Robes* (1998-2007), Catie de Balmann a collecté, enlevé, épinglé, cousu, assemblé... plusieurs centaines d'étiquettes de vêtements. La genèse du projet remonte à 1998; année durant laquelle l'artiste débute le paysage *Couverture*, avec l'action *Dégriffage public*, qui consiste à mettre bout à bout l'envers des étiquettes récoltées afin de former une « mappemonde du textile ». En 2005, Catie de Balmann s'envole pour Madagascar avec sa « récolte » qu'elle complète avec la collecte d'autres étiquettes issues de surplus d'usines délocalisées ou encore de fripes importées des pays d'Europe. Jusqu'en 2007, vingt-quatre « mises en robe » de ces mappemondes textiles, portées par des femmes du monde entier, ont été conçues par l'artiste avec le concours, pour chacune d'entre elles, d'un créateur de mode malgache. La première commande de réalisation de robe, intitulée *Territoire*, conçue à partir du concept de « l'épluchure d'orange en un seul tenant » est confiée à Hagamainty. D'autres stylistes malgaches tels que Loa Andriaso-manana, Angela Rajaonarivo, Juliana Anjavola, Evelyne Fock, Mamy Rajoeliso, Nasreen Toorawa ou encore l'artiste plasticien Renaud Buénerd ont activement contribué à la réalisation de l'œuvre. Avec la série *Robes de voyages*, *voyages de robes*, l'artiste nous invite

à une pratique réflexive autour de notions multiples tels que le déplacement, le sédentarisme/nomadisme, le processus participatif, le retournement, le détournement, l'envers, la transition privé-public, le double, la quantification ou encore l'accumulation. Catie de Balmann retourne volontairement chaque étiquette afin de déposer celles-ci de leur marque, de leur fonction première au profit de leur valeur graphique et picturale. Une seconde vie leur est donnée, une seconde identité, fruit de mé[tissage]s et d'échanges culturels. En résonance au commerce mondialisé, à la culture de la consommation libérale, à une marchandisation globalisante, l'artiste n'hésite pas à créer sa propre production issue de la récupération, du recyclage et porteuse d'un regard critique. Catie de Balmann recycle la matière et ouvre une voie nouvelle sur le champ des possibles dont l'échange, le collaboratif et le participatif. Un processus de la durée est enclenché. Pour Marta Poi l Rigau, « Catie de Balmann a besoin de s'ouvrir vers l'extérieur avec une proposition de travail participative qui lui permet d'entrer en contact avec quelque chose d'étranger à elle et d'établir de nouvelles relations entre l'individu/l'artiste et son milieu/la société. ». Le voyage, la rencontre avec les autres, le lien social, sont au cœur de sa démarche artistique. Pour Yvette Le Gall et Nathalie Travers, « l'atelier de l'artiste, c'est le monde ». À l'instar des étiquettes pour ses *Robes de voyages, voyages de robes*, Catie de Balmann a collecté des bouchons de liège recyclés issus de sept pays producteurs (Algérie, Espagne, France, Italie, Maroc, Tunisie) pour réaliser une gigantesque plateforme protéiforme, un dancing floor de 20 m² dont un élément est présenté dans l'exposition *Bouge pour voir*. 60 000 bouchons de liège ont été collectés par l'artiste pour la réalisation de ce projet. Selon Fabienne Bidaud « la collecte est un des modes opératoires » chez Catie de Balmann. Au-delà de la forme, l'artiste s'intéresse au processus de production du liège et à son circuit, de l'artisanat à l'industrialisation. Farida le Suavé porte également un

regard sur le savoir-faire, sur le fait main. L'artiste a collecté cent savons artisanaux d'Alep (Syrie) pour le bas-relief *Alep* qui se présente sous la forme d'un carré dont la surface est irrégulière et dont les motifs incisés dans la matière tendent à s'estomper, voire disparaître ; témoins du temps qui passe. Marqués par le temps, les voyages, les manipulations, les savons présentés gardent les traces de leur histoire. Loin de l'usinage industriel et de sa mécanique de précision, la primauté d'un artisanat ancestral domine malgré sa disparition potentielle en raison du tragique contexte géopolitique actuel. Pour Marie-Noëlle Deverre, ce sont les emballages alimentaires et de soins corporels que l'artiste récupère, collecte et transforme dans sa série *Icônes ordinaires*. C'est en 2006 lors d'une résidence à la Fabrique des Arts (Denain) que l'artiste commence à travailler sur cette série en suivant le processus de la gravure traditionnelle. L'artiste cherche à redonner de la substance à des objets désormais dépourvus de contenu et donc de sens. Marie-Noëlle Deverre interroge la forme même de ces emballages une fois mis à plat. L'artiste les observe et s'en inspire afin d'y « glisser de l'ordinaire à l'intra-ordinaire » selon ses mots. Avec l'apport de dessins anatomiques, végétalisants ou encore animaliers, extraits du carton d'origine, gravés à la pointe sèche à la surface du packaging, ces rebuts du quotidien deviennent des matrices fragiles et éphémères que l'artiste ressuscite pour leur donner un second souffle, une nouvelle vie. La dimension du sacré dialogue avec celle de l'ordinaire. La collecte, l'accumulation permet de conserver des traces du déplacement, de raconter l'histoire du voyage. C'est aussi le cas d'Hubert Michel avec son installation sonore octophonique *Transition*. En effet, l'artiste retransmet un environnement sonore composé à partir de prises de sons enregistrées en Corrèze dans le cadre de ses vacances. Une empreinte pérenne à partir de traces furtives et éphémères. En janvier 2016, à Bruxelles (Belgique), Hubert Michel a réalisé une série d'entretiens, six précisément,

d'individus anonymes. A cœur ouvert, chacun dévoile sa conception du voyage, qu'il soit physique ou psychique. Les histoires personnelles, familiales dont migratoires pour cinq d'entre eux, les souvenirs, les envies, les motivations, le rapport à soi et aux autres, rythment le contenu de ces entretiens. Dans un espace chaleureux aux tonalités chaudes et à la lumière tamisée, composé de planches de palettes aux murs pour le traitement acoustique, d'un tapis rouge au sol, de lampes de chevet, de fauteuils et de coussins pour l'assise, les voix enregistrées ainsi prélevées sont diffusées dans des casques posés sur des socles en bois clair. Hors de leur contexte originel de captation, les entretiens ainsi diffusés deviennent les supports d'une mémoire ambulante et vagabonde. Leur contenu révèle une relation paradoxale d'altérité entre le Moi et l'Autre, le familier et l'étranger, l'intime et le public. Ils inscrivent le temps de l'itinérance dans une autre durée, celle de l'archive, de la collecte, du document. Hubert Michel, en artiste-voyageur, artiste-collectionneur, archive les témoins de l'expérience sensible du voyage.

FARIDA LE SUAVÉ

NÉE EN 1969.
ELLE VIT ET TRAVAILLE À FLERS.

Son travail de sculptrice, entre contemporain et baroque, entre espace et objet, trouve son expression de prédilection dans l'expérience de la céramique. Ce rapport intime avec la matière prend forme pour donner une perception visuelle du toucher et la sensualité de la chair. La sculpture reste plastique bien que les références à une fonction ou des codes artisanaux complexifient cette approche qui évolue entre abstraction et figuration de l'objet, par fragments.

Des références au voyage ainsi que la rencontre avec d'autres cultures sont particulièrement visibles dans ses dernières créations.

The world is not perfect, 2014, céramique patinée